# L'INONDATION DE MURCIE

## LA SEINE ET LA SEGURA

Pour un habitant de Paris, les mots de crue, d'inondation, n'ont qu'une signification assez terne, pas du tout tragique. Les phénomènes de la nature nous sont tellement supérieurs que, faute d'en avoir senti le choc direct, il nous est interdit de nous en faire une idée juste; seule, la sensation personnelle nous initie. La vie passe à côté de l'aveugle comme un torrent derrière un mur.

Le riverain de la Seine voit sans terreur et sans joie son fleuve croître et décroître. Depuis bientôt deux siècles, l'Observatoire tient registre de la quantité d'eau qui tombe à Paris; et, comme on sait, c'est l'abondance, la continuité des pluies ou la fonte subite des neiges qui font grossir les rivières. Mais Paris n'est qu'un point, et il importe de connaître la distribution de la pluie dans tout le bassin du

fleuve. Aujourd'hui les observations régulières sont faites dans cent deux stations munies de pluviomètres, réparties entre le Morvan et le Havre. Les crues des petits affluents torrentiels font prévoir les crues du fleuve. Sept de ces stations hydrométriques, établies sur des affluents ou des sous-affluents, en des terrains de nature différente, ont une importance capitale : c'est Clamecy sur l'Yonne, affluent direct ; Avallon sur le Cousin, sous-affluent par la Cure et l'Yonne ; Aisy sur l'Armançon, sous-affluent par l'Yonne ; Chaumont sur la Marne, affluent direct ; Saint-Dizier sur la Marne, Saint-Menehould sur l'Aisne, sous-affluent par l'Oise, etc. La règle adoptée consiste à annoncer la crue à Paris comme égale au double de la moyenne des crues aux sept stations indiquées. L'erreur commise en employant cette règle empirique n'a jamais dépassé 60 centimètres.

C'est au pont de la Tournelle que l'on mesure la hauteur du fleuve. Le zéro de l'échelle ou du séquanomètre (*Sequana* est le nom latin de la Seine) a été fixé au niveau des basses eaux de l'année 1719. Le fleuve est descendu maintes fois au-dessous de ce point : on cite l'étiage de 1803 qui a atteint 27 centimètres au-dessous de zéro, celui de 1859 qui a baissé jusqu'au 70e centimètre; mais le véritable étiage de la Seine, c'est-à-dire la limite inférieure des basses eaux d'après les observations faites jusqu'ici, a atteint



Paysans de la huerta de Murcie.

1m,14 au-dessous du zéro. On calcule qu'il passe sous les ponts de Paris 44 mètres cubes d'eau par seconde en temps d'étiage, et 1400 mètres dans les plus grosses eaux : la crue n'aurait ainsi que trente-deux fois l'eau du maigre; on verra tout à l'heure combien cet écart est minime.

Ainsi la Seine est un fleuve d'allure tranquille. Les moindres oscillations de niveau sont surveillées, et les crues peuvent être signalées d'avance par les observateurs qui stationnent en différents points choisis de son bassin, de la même façon que le garde-barrière signale le passage de l'express. La nature du sol et du sous-sol dans le bassin de Paris, le degré de perméabilité ou d'imperméabilité qu'elle détermine ; les climats locaux, la distribution des pluies, la quantité d'eau pluviale qui tombe sur les hauteurs du pourtour, sur les vallées, sur les plateaux, et qui ruisselle le long des coteaux argileux, à la surface des terres imperméables, chaque sillon devenant alors un ruisseau, chaque pli du sol une ravine, chaque ravine un torrent qui se dégorge à la rivière au fond de la vallée, tandis que toute l'eau du ciel tombant sur les terrains perméables : craie, calcaire ou sable, absorbée rapidement sur place et filtrée de couche en couche, atteint lentement et par gouttelettes les nappes d'eau souterraines, pour reparaître loin de là, au bout de son cycle obscur, dans le demi-jour sacré des grottes, dans l'orbe des gouffres ou dans la vasque des fontaines ; le relief du sol, l'inclinaison vraie du bassin par rapport à la mer où il s'égoutte, résultante de tous les versants, de toutes les pentes, de tous les plans contrariés de ses collines et de ses plaines; la nudité ou le boisement des pentes retenant ou laissant ruisseler les eaux d'orage ; la répartition des sources et des eaux courantes dans le fond des vallées; la forme des rives du fleuve qui rassemble entre ses berges l'afflux des ruisselets depuis les veinules les plus lointaines jusqu'aux sources jaillissant dans son lit ; la fixité de ces rives, berges terreuses affouillées par le courant, escarpements rocheux léchés par les remous, plages aréneuses diluées par les vaguelettes ou grasses argiles maintenues par le réseau des racines ; la nature du fond, dalles, terre ou cailloux ; la mobilité ou la fixité du lit, encombré de bancs de sable ou de gravier qui en modifient le profil et qui partagent le lit en autant de biefs ou tronçons de rivière réunis par des rapides, chapelet de lacs se déversant de l'un dans l'autre par une succession de seuils ; cet ensemble de circonstances qui déterminent ce qu'on appelle le régime d'un fleuve, est l'objet d'une étude permanente, déjà riche en observations, et qui fait de la Seine l'un des fleuves les mieux connus.

Il n'est pas besoin de quitter la France pour opposer à cette rivière sage des rivières folles, fantasques, convulsives. Nos autres grands fleuves eux-mêmes, la Garonne, la Loire, qui roule en crue près de quatre-vingts fois l'eau de l'étiage, sont de trop fréquents ravageurs. Bien autrement sauvages encore sont nos rivières de chutes et nos torrents méditerranéens : le Gard, filet d'eau verte qu'un orage change en fleuve immense ; le Vidourle, forcené ou presque tari, pouvant grossir jusqu'à quinze mille fois son flot et qu'on a vu emporter à la mer des troupeaux paissant dans son lit, si bien que ses débordements subits ont gardé le nom de *ridourlades ;* l'Ardèche, qui descend du Tanargue, le massif de France le plus mouillé d'eau du ciel avec les Alpes du Gapençais et les Pyrénées de Gavarnie ; l'Ardèche, « celui des torrents français où les trombes jettent brusquement le plus de flots sauvages... qui a décoché vers le Rhône une crue de 7900 mètres par seconde », et qu'on a vu monter de plus de 21 mètres à l'étranglement de certain pont. « Le 15 septembre 1857, l'Ardèche, le Doux et l'Érieux, trois *oueds* que la canicule réduit à 20 mètres cubes, et quelquefois à 10, tous les trois réunis, ont pu lancer contre le Rhône, devenu ce jour-là leur humble vassal, un déluge de 14 000 mètres cubes à la seconde, sept cents fois l'étiage ordinaire, quatorze cents fois le maigre extrême ! »

Le Segura est une de ces folles rivières. Il vient de ravager la *huerta* de Murcie. Mais il n'est pas le seul coupable. Ici tout est extrême : les trombes succèdent à une sécheresse de steppe. Nulle part en Europe, si ce n'est dans la dépression, plutôt asiatique, de la mer Caspienne, le ciel ne verse une aussi faible quantité d'eau. Tandis que la tranche pluviale qui tombe chaque année sur la France varie de 40 centimètres (dans les environs de Paris) à 2 et 3 mètres (sur les montagnes) et est évaluée en moyenne à 70 centimètres, ici, ou, plus exactement, à Albacete, il ne tombe par an que 26 centimètres de pluie. C'est sans doute à la pureté de son ciel que Murcie doit le nom de « sérénissime royaume ». Après de longues sécheresses et des étés dévorants, les inondations sont fréquentes et terribles. Celles de 1651 et de 1802 ont laissé de lugubres souvenirs. L'ouragan qui s'est déclaré dans la soirée du 14 octobre a atteint son maximum de violence sur les provinces d'Almeria et de Murcie, dans les sierras et les hautes vallées d'où les eaux sont venues s'abattre sur la *vega* (plaine). « Dans les premières heures de la nuit du 14 octobre, écrit un Madrilène, sauf au bord de la mer où la tempête se déclara de bonne heure, on ne croyait être en présence que d'un gros orage d'automne, et c'est seulement vers onze heures et demie que les rafales, le tonnerre et la pluie firent pressentir que les choses allaient prendre une tournure des plus sérieuses. Ce fut vers deux heures du matin que l'inondation prit un caractère alarmant presque en même temps à Malaga, à Murcie et dans la province d'Almeria, tandis que les endroits situés plus bas dans les vallées, en se rapprochant du littoral, ne furent atteints qu'à l'aube du 15 octobre, par les eaux qui débordaient des lits du Segura, du Mundo, du Nogalete et même des canaux d'irrigation. Toute la journée du 15 se passa sans baisse sensible du niveau, qui avait atteint de 8 à 22 mètres au-dessus de l'étiage ordinaire. Dans la



Une rue de Murcie (P. II, col. 1.)

nuit du 15 au 16, les eaux commencèrent à baisser, et alors seulement on put apprécier l'étendue de la catastrophe. La plaine de Murcie est un bassin assez plat entouré de montagnes qui ne laissent d'issues que vers l'est, par où le Segura se dirige à la mer. Les eaux de la province d'Albacete au nord, et d'Almeria au sud-ouest aboutissent à la *huerta* de Murcie, les unes par le Segura grossi du Mundo, les autres par un canal à moitié abandonné et par le Velez. C'est de ce côté que se trouve une fameuse *rambla* ou digue, bâtie en étages massifs, sous le règne de Charles III, pour arrêter les eaux des hautes vallées et les emmagasiner dans un vaste réservoir qui sert à l'irrigation de la vega. Les eaux ruisselant des vallées d'Almeria par le Velez arrivèrent à Lorca en volume considérable, et, franchissant la rambla, pénétrèrent près de Sangonera dans la huerta proprement dite de Murcie, où elles rencontrèrent l'autre courant d'inondation qui débordait du Segura.

« Sur les bords du Mundo et du Segura, partout où l'on a utilisé les eaux pour l'irrigation par des canaux et des digues en tout semblables à celles des Maures, la végétation a une richesse presque tropicale ; les maïs avec leur vert feuillage et leurs épis dorés en automne dépassent la tête des paysans, dont les traits énergiques, le teint basané, les formes grêles et nerveuses, vous rappellent leurs devanciers les Maures. Les aloès aux pousses puissantes succèdent à des champs immenses de sparte, et les palmiers dressent leurs têtes gracieuses au milieu d'un véritable jardin fertile et riant. La huerta de Murcie était semée de villages dont les maisons en terre et les toits de chaume avaient une apparence aisée. »

Au milieu, dans une courbe du Segura, est située Murcie, ville d'environ 100 000 hommes, aux maisons blanches ou peintes de jaune et de rouge, aux toits plats, aux tours d'églises s'élevant comme des minarets au-dessus des palmes. Murcie était protégée contre le fleuve par le quai (*malecon*) qui sert de promenade ; mais le faubourg de San Benito, construit le long du Segura et en contre-bas sur bien des points, a été inondé par l'avalanche d'eau et de vase : en quelques heures 600 maisons y ont été détruites. Orihuela, ville de 50 000 habitants située en aval, a également beaucoup souffert. A Lorca, la largeur du flot dans la vallée du Velez était de 6 kilomètres. Les villages et les fermes de la huerta, le bétail, les récoltes, les arbres, les moulins, les ponts, les barrages et onze lieues de vallée ont été emportés, anéantis, triturés par la houle noirâtre, empâtés d'une vase épaisse, ignoble linceul sous lequel furent ensevelis par centaines les paysans de la huerta.

Le soleil du Midi rayonne à présent sur cette infortune. Que Paris envoie son obole à Murcie ; Murcie un jour pourra le lui rendre ; car tous les fleuves vont se perdre à la mer, la Seine comme le Segura.

PAUL PELET.

